

## Pensée chrétienne et antichrétienne

*Francesco Giorgi*

Dans son récent éditorial<sup>1</sup>, Ferdinando Adornati rappelle la *Pacem in Terris* : la célèbre encyclique de Jean XXIII, à l'occasion du 40<sup>ème</sup> anniversaire de celle-ci, cette année. Il la rappelle parce qu'il y reconnaissait — à ce qu'il dit — que la parole de paix se fonde sur celle de liberté et non pas l'inverse. Que la liberté est un *prius* [un « auparavant », *ndt*], une condition préalablement nécessaire pour pouvoir atteindre une vraie paix ». Dans cette encyclique-là — écrit-il — on déclarait que « la paix sur Terre, un désir ardent de tous les temps, peut être instaurée, consolidée seulement dans le plein respect de l'ordre établi par Dieu », et que « le premier principe de cet ordre c'est celui par lequel « tout être humain est une personne assujettie à des droits et devoirs, des droits et devoirs qui sont cependant par conséquent universels, inviolables et inaliénables » ».

Il est important de la remettre en mémoire — dit-il ensuite « parce que, autrefois, une recension erronée de cette encyclique a amené divers mouvements catholiques à une altération substantielle de la *Pacem in Terris*, en laissant au second plan, par rapport au message supérieur antibelliciste, les fondements moraux sur lesquels l'encyclique fondait tout idée de paix : pour préciser justement, la vérité, la justice, l'amour et la liberté, avec la défense des intérêts de la dignité humaine, en proclamant qu'il ne peut y avoir de paix véritable là où sont blessées, comme cela se produit dans les dictatures, la liberté de l'être humain et la centralité de la personne ».

Une telle « recension erronée » — dit-il encore — serait due en partie, à ce qu'il lui semble, à d'autres contenus de la même encycliques et, en particulier, « à la fameuse distinction entre erreur et errant [sens de vagabond, flottant et dévoyé, *ndt*] ». Il s'interroge en effet : « Un état totalitaire (soutenus par autant d'errants) qu'est-ce que c'est, l'errant ou l'erreur ? ».

En tout cas, tout cela l'amène à conclure que le « pacifisme absolu, s'il mène à des conséquences extrêmes, devient au fond une pensée antichrétienne » parce « qu'il contrevient au principe capital du christianisme, qui ressort pourtant dans la *Pacem in Terris*, qui voit la liberté et la dignité humaine comme d'uniques dénominateurs communs de tout le genre humain » et « contredit, en substance, l'idée même que la démocratie et la liberté soient des valeurs universelles, qui y sont fondées de la vie humaine en commun ». Il nous plairait bien — nous le confessons — de nous arrêter ici un petit moment sur ces concepts de vérité, justice, amour, liberté, dignité humaine et centralité de la personne, sur le problème de l'universalité de ces valeurs-ci, en tant « qu'uniques dénominateurs communs possibles de tout le genre humain » et, en l'espèce, sur la distinction faite par l'encyclique entre erreur et errant. On ne voit pas bien en effet quelle efficacité peut avoir une distinction de ce genre dans le cas où elle est opérée par celui qui est matérialistement convaincu — comme le sont aujourd'hui la plupart — que l'errant est *réel* (parce que perceptible sensoriellement), alors que l'erreur est *abstraite* (parce qu'imperceptible sensoriellement). Nous négligerons toutefois de nous occuper de telles choses pour aborder une question qui ne nous semble pas moins importante : à savoir celle de la « pensée antichrétienne ».

Considérons, autant pour commencer, qu'Adornato, tout en se reconnaissant — comme tous les libéraux — « nominaliste », ne s'estime très probablement pas « matérialiste ».

« Je sais très bien — observe Steiner — qu'il existe des penseurs comme le mentionné T. Ziehen, qui ne se considèrent pas du tout comme matérialistes ; toutefois, dans la perspective indiquée dans cet ouvrage, ils doivent être compris dans ce concept-ci. Il n'importe pas que quelqu'un dise que pour lui le monde n'est pas limité à l'existence matérielle et que donc il n'est pas matérialiste. Il faut voir s'il développe des concepts qui sont applicables seulement à une existence matérielle »<sup>2</sup>.

Le problème est donc constitué par le *comment* et non par le *quoi* on pense : à savoir, par la *modalité ou qualité du mouvement de la pensée*, et non pas par son objet ou de son contenu. Comme il est en effet possible (et correct) de penser « matérialistement » la matière, ainsi est-il possible (mais incorrect) de penser

---

<sup>1</sup> *Il Giornale*, 26 mars 2003.

<sup>2</sup> Rudolf Steiner : *La philosophie de la liberté* — Mondadori, Milan 1998, p.160.

« matérialistement » la vie, l'âme et l'esprit. Tant est si bien que dans l'article *Europe, peur et honte*<sup>3</sup> — mais aussi dans une de nos « petites nouvelles » — nous nous sommes occupés du livre de Salvatore Natoli qui porte le titre de : *Le christianisme d'un non-croyant*<sup>4</sup>.

Mais essayons d'être plus précis. Que signifie penser « matérialistement » la matière ? Cela signifie aller à sa rencontre avec un type de penser qui, *lui correspondant qualitativement, soit en mesure d'y adhérer* et donc de la comprendre.

Et quel est ce type de penser ? Celle intellectuelle ou — comme on préfère le dire aujourd'hui — « informatisée ».

« La mathématique — écrit à ce propos Steiner — conserva pour moi toute son importance même comme base de ma recherche philosophique ; elle est de fait un système de concepts acquis indépendamment de toute expérience sensible extérieure. « Et pourtant, me disais-je sans arrêt à cette époque-là — (dans ses jeunes années, *nda*) — ces idées et ces concepts peuvent s'appliquer à la réalité sensible ; plus encore c'est au moyen d'eux que nous découvrons les lois qui les gouvernent. » Au moyen de la mathématique on apprend donc à connaître le monde, mais il faut avant tout faire surgir la mathématique de l'âme humaine (...) La pensée de l'époque que moi je m'étais assimilée, me semblait apte à se former des idées seulement sur la nature inanimée ; je la considérais impuissante à aborder la nature vivante avec les forces du connaître. Je me disais : « pour acquérir des idées qui puissent donner la connaissance de l'organique, il est nécessaire avant tout de vivifier les mêmes concepts rationnels adaptés à la nature inorganique », puisque ceux-ci m'apparaissaient privés de vie et donc capables de comprendre seulement ce qui est privé de vie (...) Dans la connaissance de l'inorganique, un concept est aligné à côté d'un autre, pour embrasser du regard le réseau entre les forces qui produisent un effet dans la nature. Pour l'organique, il est nécessaire par contre de faire en sorte que les concepts se développent l'un de l'autre, de manière que, dans leurs transmutations progressives et vivantes, *surgissent des images* de ce qui apparaît dans la nature dans l'aspect des êtres formés »<sup>5</sup>.

Comment se caractérise donc le penser intellectuel ? Comme un penser qui, proprement parce que privé de vie et de qualité, est en mesure d'adhérer à ce qui dans le réel est purement quantitatif et, en y adhérant, de le comprendre.

Eh bien, pour revenir à nous, cette pensée est-elle anti-chrétienne ? Non elle ne l'est pas. Il doit être considéré en effet que l'intellect, selon la tradition chrétienne, est un des « dons » de l'Esprit Saint, mais, surtout, un penser en mesure d'objectiver et comprendre que ce qui est mort a déjà accompli un premier pas sur la voie qui pourrait le restituer à la vie.

En se référant à une expérience qui est la sienne, toute particulière donc, Steiner écrit en effet ceci : « Il se révéla à moi, directement depuis le monde spirituel, l'importance de la pensée scientifique ; et je pus constater que cette pensée, n'éloigne pas nécessairement d'une vision spirituelle »<sup>6</sup> ; elle ne fait pas obstacle

<sup>3</sup> Ospi.it ; Francesco Giorgi : *Europe, peur et honte*, 14 février 2003. (Traduit en français sous le fichier FG140203.Doc, disponible auprès du traducteur, *ndt*)

<sup>4</sup> Salvatore Natoli : *Le christianisme d'un non-croyant* — Qiqajon, Communauté de Bose 2002.

Au sujet de la « petite nouvelle » en question : voir Francesco Giorgi : 14 février 2003 : « Peut-on être « romanistes » sans devoir croire en Rome, ou « latiniste » sans croire dans le Latium ? Ou, plus sérieusement, « matérialiste » sans devoir croire dans la matière, ou « spiritualiste » sans devoir croire dans l'esprit ? Nous étions convaincus qu'on ne se pouvait pas faire cela jusqu'à présent. Mais bien entendu nous nous trompions. Giuseppe Cantarano écrit en effet (dans *Il Giornale* du 11 février 2003) : « Peut-on être chrétiens sans devoir croire en Dieu ? Un « non-croyant » peut-il se dire chrétien ? Voilà des questions paradoxales. Et pourtant, en suivant la réflexion du philosophe « néo-païen » Salvatore Natoli (*Le christianisme d'un non-croyant*, éditions Qiqajon, Communauté de Bose, 91 p., 6 €), le christianisme peut être partagé aussi par ceux qui n'y croient pas. Par celui qui ne croit à aucune résurrection. Il peut être partagé par celui qui n'attend pas le retour du Seigneur ». L'unique consolation qui nous reste c'est qu'évidemment que l'Apôtre Paul se trompe aussi en disant aux Corinthiens : « Or, si Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre prédication, et vaine est aussi votre foi » (15, 14). » (T.D.K.)

Voir aussi Francesco Giorgi : *Europe, peur et honte* du 14 février 2003 et *Pensée chrétienne et antichrétienne* du 28 mars 2003 [Traduits en français sous les fichiers FG140203.DOC et FG280303.DOC, disponibles auprès du traducteur. *ndt*]

<sup>5</sup> R. Steiner : *Mon chemin de vie* — Antroposofica, Milan 1992, pp.48, 85 & 86.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.221.

et ne préjuge pas, à savoir, au développement de la pensée et de la conscience à laquelle fait allusion, par exemple, Paul avec les paroles suivantes : « Car partielle est notre science, partielle notre prophétie. Mais quand viendra le parfait, le partiel sera aboli. Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je pensais en enfant, je raisonnais en enfant ; une fois homme, j'ai aboli ce qui était de l'enfant. À présent nous voyons confusément dans un miroir, mais nous verrons alors face à face. À présent partielle est ma science, mais je connaîtrai alors comme je suis connu. (Paul Cor. 1. XIII, 9-12)

Mais quand donc la pensée scientifique « s'éloigne-t-elle » d'une vision spirituelle ? Quand elle est « scientifique » et non plus « scientifique » : alors qu'elle tend (comme elle le fait malheureusement aujourd'hui) à ramener et réduire au propre niveau quantitatif tout ce qui dans le monde est vivant, animé et spirituel.

Seule une pensée qui avance cette prétention peut être définie donc comme « antichrétienne ». Le fait est que le Christ, en se faisant homme et en abordant à cause de cela même l'expérience de la mort, a faite Sienna aussi la pensée intellectuelle (ou pour ainsi dire, « jésuologique »). Il l'a faite Sienna, cette pensée du « Vendredi saint », uniquement en vue de la pensée pascale ou de résurrection, et donc en vue de son surmontement et de sa rédemption.

Il est vrai, par conséquent — comme le dit Adornato — que la « liberté est un *prius*, une pré-condition nécessaire pour pouvoir atteindre une vraie paix », mais il est pareillement vrai que l'émancipation de la pensée (du liens des sens) est un *prius*, une pré-condition nécessaire pour pouvoir atteindre une vraie liberté. La liberté et la paix peuvent aussi être en effet, « non-chrétiennes » ou « anti-chrétiennes » (ce qui revient à dire « non-humaines » ou « anti-humaines ») dans le cas où elles ne sont pas conçues « chrétiennes » (ce qui revient à dire « humaines »), et ne représentent donc rien d'autre que d'abstraites « pensées » mis plus ou moins au service de la force de la convoitise, des égoïsmes, des peurs et des lâchetés qui abondent dans « l'être humain du sous-sol » : ou bien, de la nature inférieure de tout être humain.

**Francesco Giorgi, *ospiti.it* — Rome le 28 mars 2003**

(Traduction Daniel Kmiecik)